**Article de la rubrique « Dossier »**
**Mensuel N° 131 - Octobre 2002**
**De la reconnaissance à l'estime de soi**

# Sous le regard des autres

TZVETAN TODOROV

**Nous avons tous besoin d'être reconnus par autrui pour exister. L'enfant a besoin du regard de ses parents, le professeur existe grâce à ses élèves, les amis se comparent les uns aux autres. Que l'on cherche à être perçu comme leur semblable ou comme différent d'eux, les autres nous confirment notre existence.**

**Ce n'est pas un hasard** si Jean-Jacques Rousseau, Adam Smith et Georg Hegel ont mis en valeur, parmi tous les processus élémentaires, la reconnaissance. Celle-ci est en effet exceptionnelle à un double titre. D'abord par son contenu même : c'est elle qui marque, plus qu'aucune autre action, l'entrée de l'individu dans l'existence spécifiquement humaine. Mais elle a aussi une singularité structurelle : c'est qu'elle apparaît, en quelque sorte, comme le double obligé de toutes les autres actions. En effet, lorsque l'enfant participe à des actions comme alterner ou coopérer, il reçoit aussi une confirmation de son existence par le fait que son partenaire lui ménage une place, s'arrête pour l'entendre « chanter » ou chante avec lui. Lorsqu'il explore ou transforme le monde environnant, lorsqu'il imite un adulte, il se reconnaît comme le sujet de ses propres actions, et donc comme un être existant. Quand il est réconforté ou combattu ou qu'il entre en communion avec autrui, il reçoit aussi, comme un bénéfice secondaire, une preuve de son existence. Toute coexistence est aussi une reconnaissance. C'est ce qui explique aussi l'attention que je prêterai à ce processus, de préférence à tous les autres.

La reconnaissance englobe de toute évidence des activités innombrables, aux aspects les plus variés. Une fois introduite une notion aussi « englobante », on doit se demander quelles sont les raisons et les formes de cette diversité.

On pourrait, pour commencer, énumérer quelques sources de diversité, extérieures à la notion elle-même. La reconnaissance peut être matérielle ou immatérielle, de la richesse ou des honneurs, impliquant ou non l'exercice du pouvoir sur d'autres personnes. L'aspiration à la reconnaissance peut être consciente ou inconsciente, mettant en oeuvre des mécanismes rationnels ou irrationnels. Je peux aussi chercher à capter le regard d'autrui par différentes facettes de mon être, mon physique ou mon intelligence, ma voix ou mon silence.

### Vêtements et dignité

Dans cette optique, les habits jouent un rôle particulier, car ils sont littéralement un

terrain de rencontre entre le regard des autres et ma volonté, et ils me permettent de me situer par rapport à ces autres : je veux leur ressembler, ou à certains d'entre eux mais pas à tous, ou à personne. Bref, je choisis mes habits en fonction des autres, serait-ce pour leur dire qu'ils me sont indifférents. Celui en revanche qui ne peut plus exercer de contrôle sur ses habits (pour cause de pauvreté, par exemple) se sent paralysé face aux autres, privé de sa dignité. Ce n'est donc pas entièrement à tort qu'une vieille plaisanterie dit : la personne humaine se compose de trois parties, âme, corps et habits...

La reconnaissance atteint toutes les sphères de notre existence, et ses différentes formes ne peuvent se substituer l'une à l'autre : tout au plus parviennent-elles à apporter, le cas échéant, quelque consolation. J'ai besoin d'être reconnu sur le plan professionnel comme dans mes relations personnelles, dans l'amour et dans l'amitié ; et la fidélité de mes amis ne compense pas vraiment la perte de l'amour, pas plus que l'intensité de la vie privée ne peut effacer l'échec dans la vie politique. Un individu qui a investi l'essentiel de sa demande de reconnaissance dans le domaine public mais n'y reçoit plus aucune attention, se découvre soudain privé d'existence. Tel homme a passé sa vie à servir la société et l'Etat, et c'est de là qu'il tire l'essentiel de son sentiment d'existence ; une fois la vieillesse venue, et la demande sociale disparue, il ne sait pas équilibrer ce manque par l'attention dont il est l'objet de la part de ses proches ; n'existant plus publiquement, il a tout simplement l'impression de ne plus exister du tout.

On a vu avec Hegel que la demande de reconnaissance pouvait accompagner la lutte pour le pouvoir ; mais elle peut aussi s'articuler à des relations où la présence d'une hiérarchie permet d'éviter les conflits. La supériorité et l'infériorité des partenaires sont souvent données d'avance ; chacun d'entre eux n'aspire pas moins à l'approbation du regard de l'autre. La première reconnaissance que reçoit l'enfant lui vient d'êtres qui lui sont hiérarchiquement supérieurs : ses parents ou leurs substituts ; ensuite ce rôle est repris par d'autres instances chargées par la société d'exercer cette fonction de sanction : instituteurs, maîtres, professeurs ; nos employeurs, directeurs ou chefs. Les critiques détiennent souvent les clés de la reconnaissance pour les artistes et les écrivains débutants, ou pour ceux d'entre eux qui manquent d'assurance intérieure. Tous ces personnages supérieurs sont investis par la société d'une fonction essentielle : celle de proférer la sanction publique.

La reconnaissance provenant des inférieurs, à son tour, n'est pas non plus à négliger, bien qu'on se la dissimule le plus souvent : le maître, on le sait bien, a besoin de son serviteur non moins que l'inverse, le professeur est confirmé dans son sentiment d'exister par les élèves qui dépendent de lui, le chanteur a besoin tous les soirs des applaudissements de ses admirateurs, et les parents vivent comme un traumatisme le départ des enfants, qui semblaient pourtant être seuls demandeurs de reconnaissance.

**Pourquoi se conformer aux usages et aux normes**

Ces variantes hiérarchiques de la reconnaissance s'opposent en bloc aux situations égalitaires, au sein desquelles apparaissent plus facilement les sentiments de rivalité.

Ces situations elles-mêmes sont nombreuses : l'amour, l'amitié, le travail, une partie de la vie familiale. Enfin, on peut devenir soi-même la source unique de sa reconnaissance, soit en allant dans la voie de l'autisme, en refusant tout contact avec le monde extérieur, soit en développant démesurément son orgueil et en se réservant le droit exclusif d'apprécier ses propres mérites, soit enfin en suscitant en soi une incarnation de Dieu, qui serve à approuver ou désapprouver nos conduites : ainsi, le saint cherche à dépasser son besoin de reconnaissance humaine et se satisfait à faire le bien. Certains artistes peuvent également se consacrer à leur travail sans nullement se soucier de ce qu'en penseront les autres. Mais, il faut l'ajouter, de telles solutions ne sont jamais que partielles ou provisoires ; comme le remarque William James, *« le non-égoïsme social complet existe à peine, le suicide social complet ne traverse pour ainsi dire jamais l'esprit de l'homme »* (1).

Il faut maintenant séparer deux formes de reconnaissance auxquelles nous aspirons tous, mais dans des proportions très diverses. On pourrait parler à leur propos d'une reconnaissance de conformité et d'une reconnaissance de distinction. Ces deux catégories s'opposent l'une à l'autre : ou bien je veux être perçu comme différent des autres, ou bien comme leur semblable. Celui qui espère se montrer le meilleur, le plus fort, le plus beau, le plus brillant veut évidemment être distingué parmi tous ; c'est une attitude particulièrement fréquente pendant la jeunesse. Mais il existe aussi un tout autre type de reconnaissance qui est, elle, caractéristique plutôt de l'enfance et, plus tard, de l'âge mur, surtout chez les personnes qui ne mènent pas de vie publique intense et dont les relations intimes sont stabilisées : elles tirent leur reconnaissance du fait de se conformer, aussi scrupuleusement que possible, aux usages et normes qu'elles considèrent comme appropriés à leur condition. Ces enfants ou ces adultes se considèrent satisfaits lorsqu'ils s'habillent comme il convient à leur classe d'âge ou à leur milieu social, lorsqu'il peuvent émailler leur conversation de références appropriées, lorsqu'ils prouvent leur appartenance indéfectible au groupe.

Si par mon travail j'assume une fonction que la société considère comme utile pour elle, je peux ne pas avoir besoin d'une reconnaissance de distinction (je ne m'attends pas à ce qu'on me fasse sans arrêt des compliments) : je me contente parfaitement de ma reconnaissance de conformité (j'accomplis mon devoir, je sers mon pays, ou mon entreprise). Pour l'obtenir, je n'ai donc pas besoin de solliciter, à chaque fois, le regard des autres : j'ai intériorisé ce regard sous forme de normes et d'usages, éventuellement de snobisme, et ma seule conformité aux règles me renvoie une image - positive de surcroît - de moi-même ; donc j'existe. Je n'aspire plus à être exceptionnel mais normal ; le résultat est pourtant le même. Le conformiste est en apparence plus modeste que le vaniteux ; mais l'un n'a pas moins besoin de reconnaissance que l'autre.

La satisfaction que l'on tire de la conformité aux normes du groupe explique aussi en grande partie la puissance des sentiments communautaires, le besoin d'appartenir à un groupe, un pays, une communauté religieuse. Suivre scrupuleusement les habitudes de votre milieu vous procure la satisfaction de vous sentir exister par le groupe. Si je n'ai

rien dont je puisse être fier dans ma vie à moi, je m'attache avec d'autant plus d'acharnement à prouver ou à défendre la bonne renommée de ma nation ou de ma famille religieuse. Aucun revers subi par le groupe ne peut me décourager : un homme n'a qu'une existence et elle peut être ratée, un peuple a une destinée qui s'étale sur des siècles, les échecs d'aujourd'hui devenant les annonciateurs des triomphes de demain.

Ces deux formes de reconnaissance entrent facilement en conflit ou forment des hiérarchies mouvantes, dans l'histoire des sociétés comme dans celle des individus : la distinction favorise la compétition, la conformité est du côté de l'accord. Me tiendrai-je sagement au bord du trottoir pour me soumettre aux règles communes et m'accorder ainsi la reconnaissance intérieure de conformité, ou traverserai-je la rue au milieu des voitures hurlantes pour provoquer l'admiration de mes copains (une reconnaissance de distinction, mais qui peut aussi devenir à son tour reconnaissance de conformité à l'intérieur d'un groupe plus restreint, celui de notre bande) ? A un certain âge, l'approbation accordée par nos pairs vaut plus que tout, et certainement plus que la satisfaction tirée de la conformité aux règles générales de la société. Cette situation est donc porteuse de dangers : on transgresse facilement la « morale » si l'on peut s'assurer du rire ou de l'étonnement des témoins. Les crimes accomplis en bande n'ont souvent pas d'autre source.

Une autre distinction concerne, non plus les formes de la reconnaissance, mais son déroulement même. La reconnaissance comporte, en effet, deux étapes. Ce que nous demandons aux autres est, premièrement, de reconnaître notre existence (c'est la reconnaissance au sens étroit) et, deuxièmement, de confirmer notre valeur (appelons cette partie du processus la confirmation). Les deux interventions sollicitées ne se situent pas au même niveau : la seconde ne peut avoir lieu que si la première est déjà réalisée. Que l'on nous dise que ce que nous faisons est bien implique que l'on ait déjà admis, préalablement, notre existence même. La confirmation concerne le prédicat d'une proposition, la reconnaissance son sujet (ou une proposition sous-jacente, qui a la forme de « X est », une pure proposition d'existence). La Rochefoucauld est peut-être l'un des premiers à avoir distingué les deux : *« On aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en point parler »*, écrit-il. A. Smith est également sensible à cette dualité, à la différence entre « attention et approbation » et il nous met déjà en garde : *« Etre oublié par les hommes ou en être désapprouvé sont des choses entièrement différentes* (2) *. »*

Réciproquement, l'admiration des autres n'est que la forme la plus voyante de leur reconnaissance, car elle a trait à notre valeur ; mais leur haine ou leur agression le sont aussi, bien que de façon moins évidente : elles attestent non moins fortement notre existence.

La distinction de ces deux degrés de reconnaissance est essentielle, car ils se trouvent fréquemment dissociés, provoquant ainsi des réactions spécifiques : on peut être indifférent à l'opinion que les autres ont de nous, on ne peut rester insensible à un manque de reconnaissance de notre existence même. Comme le remarque W. James, *« il existe des personnes dont l'opinion nous importe peu et dont nous sollicitons*

*néanmoins l'attention* ». Les psychiatres contemporains distinguent, de même, deux formes de défaillance dans la reconnaissance, aux implications toutes différentes : le rejet, ou manque de confirmation, et le déni, manque de reconnaissance. Le rejet est un désaccord sur le contenu du jugement ; le déni, un refus de considérer qu'il y a eu jugement : l'offense infligée au sujet est bien plus grave. Le rejet est comme la négation grammaticale : celle-ci, touchant au seul prédicat, implique en fait une confirmation partielle du contenu de la proposition, celui qui est porté par son sujet.

**être seul, c'est ne plus être**

Karl Moritz a bien relevé cette différence en observant les effets contraires de la dérision et de la haine (3). « *Se sentir ridicule revient en quelque sorte à se sentir anéanti et rendre quelqu'un ridicule équivaut presque à porter à son Moi une atteinte mortelle qu'aucune autre offense ne saurait égaler. En revanche, être haï de tous excepté de soi-même est un état souhaitable, voire désirable. Une telle détestation générale n'entraînerait pas la mort du Moi, au contraire : elle l'emplirait d'un sentiment de bravade qui lui permettrait de survivre des siècles durant et de clamer sa colère face à un monde de haine. Mais n'avoir pas d'ami ni même d'ennemi, voilà l'enfer véritable dans lequel un être pensant éprouve les tourments de l'anéantissement progressif sous toutes leurs formes.* »

La haine de quelqu'un, c'est son rejet : elle peut donc renforcer son sentiment d'existence. Mais ridiculiser quelqu'un, ne pas le prendre au sérieux, le condamner au silence et à la solitude, c'est aller bien plus loin : il se voit menacé du néant.

Dostoïevski a fait de la différence entre ces deux expériences, le refus de confirmation (rejet) et le refus de reconnaissance (déni), l'un des principaux thèmes de ses *Notes d'un souterrain*. Le narrateur fiévreux de ce récit redoute par-dessus tout le déni, alors qu'il accepte volontiers le rejet, puisque celui-ci lui prouve, serait-ce d'une manière peu agréable, son existence. Il rencontre par exemple un officier qui feint de ne pas l'apercevoir. Il rêve de se battre avec lui, tout en sachant qu'il serait facilement vaincu : il le fait non par masochisme, mais parce que se battre avec quelqu'un implique que celui-ci se soit aperçu de votre existence. L'officier, de son côté, ne veut justement pas y condescendre. Aussi, lorsqu'ils se rencontrent dans la rue et que le narrateur se met ostensiblement sur son chemin, l'officier refuse-t-il le conflit : « *Il m'a pris aux épaules et, sans un mot d'avertissement ou d'explication, m'a fait changer de place, puis il est passé, comme s'il n'avait même pas remarqué ma présence.* » La même logique est à l'oeuvre dans les relations du narrateur avec ses autres connaissances : pourvu qu'on s'aperçoive de son existence, il est prêt à accepter les situations les plus humiliantes ; les propos les plus insultants valent mieux que l'absence de reconnaissance. Si l'état d'esclave nous assure du regard des autres, il devient désirable. L'homme du souterrain - mais en cela il dit la vérité de tout homme - n'existe pas en dehors de la relation avec autrui ; or, n'être pas est un mal plus angoissant que d'être esclave. Se « *précipiter dans la société* » devient donc pour lui « *un besoin insurmontable* » : être seul, c'est ne plus être.

Le sentiment d'humiliation éprouvé dans les deux cas n'est pas le même. Le rejet peut être bien négocié, soit par une analyse semblable à celle de l'homme du souterrain, soit par simple orgueil : que m'importe l'opinion de ces autres que je méprise (ces raisins-là sont beaucoup trop verts) ? Il reste vrai pourtant que certains rejets sont difficiles à vivre. Etre ignoré, à son tour, nous donne l'impression d'être anéantis et provoque la suffocation.

La reconnaissance, on l'a vu, est une relation asymétrique : l'agent accorde la reconnaissance, le patient la reçoit ; les deux rôles ne sont pas interchangeables. Pourtant, on l'a vu aussi, toutes les autres actions élémentaires apportent en même temps une reconnaissance secondaire, ou indirecte, due non plus au regard d'autrui mais au simple fait que nous nous trouvons pris dans une interaction. Ce fait joue aussi pour la relation de reconnaissance elle-même : l'agent de la reconnaissance directe reçoit, par le fait même de jouer son rôle, les bénéfices d'une reconnaissance indirecte. Se sentir nécessaire aux autres (pour leur accorder une reconnaissance) fait qu'on se sent soi-même reconnu. L'intensité de cette reconnaissance indirecte est, en règle générale, supérieure à celle de la reconnaissance directe. Dans le ghetto de Varsovie, raconte un survivant, Marek Edelman, la plus sûre manière de survivre était de se dévouer à un autre être : *« Il fallait avoir quelqu'un sur qui centrer sa vie, quelqu'un pour qui se dépenser* (4) *.»* Le parent qui se dévoue pour son enfant souffre davantage le jour où il sent que l'enfant n'a plus besoin de lui que tout au long de la période où il donnait sans avoir l'impression de rien recevoir en retour. De plus, la reconnaissance indirecte échappe à la censure de notre morale, toujours prompte à condamner celui qui aspire trop ouvertement aux louanges. Etre fort, soutenir, encourager les autres revient en même temps à se gratifier soi-même ; appeler à l'aide implique qu'on admette sa vulnérabilité et sa faiblesse : c'est un geste plus difficile quand on n'est pas un enfant ou un vieillard, un malade ou un prisonnier.

Le choix entre les différentes modalités de la reconnaissance ne dépend pas seulement des dispositions ou de la volonté de l'individu ; certaines sociétés, certaines époques en privilégient une, en excluent une autre. On doit d'abord examiner ici une question importante : l'aspiration à la reconnaissance est-elle vraiment universelle ou ne caractérise-t-elle que la société occidentale, la seule dont j'ai parlé jusqu'à présent ? Lorsque Rousseau évoque le *« désir universel de réputation, d'honneurs et de préférences »*, n'est-il pas en train de projeter les traits de la société où il vit, ou de celles qui l'ont précédée et préparée, sur la surface de la planète ? Ne s'agit-il pas là d'une conséquence de ce que les adeptes d'autres traditions, par exemple du bouddhisme, ont toujours reproché aux Européens, à savoir leur préoccupation excessive du bien-être de leur moi ? Et à l'intérieur même de la civilisation occidentale, cette description ne s'applique-t-elle pas beaucoup mieux à la vie mondaine et publique qu'à celle, anonyme et paisible, des gens simples, des enfants qui rient, des jeunes filles qui rêvent, des pêcheurs à la ligne qui méditent, des paysans qui labourent la terre ? Enfin, dans ce texte décisif pour la tradition occidentale que sont les Evangiles, n'est-il pas dit explicitement que nous ne devons pas agir *« devant les hommes pour en être*

*remarqués »*, *« pour tirer gloire des hommes »*, mais en nous contentant de ce que notre Père, *« qui voit dans le secret »*, saura tout et distribuera les récompenses avec équité ?

**Les diverses formes de la reconnaissance**

Ce qui est universel, et constitutif de l'humanité, est que nous entrons dès la naissance dans un réseau de relations interhumaines, donc dans un monde social ; ce qui est universel est que nous aspirons tous à un sentiment de notre existence. Les voies qui nous permettent d'y accéder, en revanche, varient selon les cultures, les groupes et les individus. Tout comme la capacité de parler est universelle et constitutive de l'humanité alors que les langues sont diverses, la socialité est universelle, mais non ses formes. Le sentiment d'exister peut être l'effet de ce que j'appelle l'accomplissement, le contact non-médiatisé avec l'univers, comme de la coexistence avec les autres ; celle-ci peut prendre la forme de reconnaissance ou de coopération, de combat ou de communion ; enfin la reconnaissance n'a pas la même signification selon qu'elle est directe ou indirecte, de distinction ou de conformité, intérieure ou extérieure. Le désir de réputation, d'honneurs et de préférences, même s'il est omniprésent, ne gouverne pas la totalité de notre vie (il illustre l'amour-propre, non l'idée de la considération) ; c'est simplement lui qui a permis à Rousseau de comprendre qu'il n'est pas d'existence humaine sans le regard que nous portons les uns sur les autres.

Il est certain que la question de la reconnaissance sociale ne se présente pas de la même manière dans une société hiérarchique (ou traditionnelle) et dans une société égalitaire, comme les démocraties modernes (Francis Fukuyama a posé quelques jalons pour une histoire de la reconnaissance de ce point de vue). D'une part, dans la première, l'individu aspire davantage à occuper une place qui lui a été désignée d'avance (son choix est plus réduit) ; s'il s'y trouve, il a le sentiment d'appartenir à un ordre et donc d'exister socialement : le fils de paysan deviendra paysan et aura par là même acquis le sentiment d'être reconnu. On peut donc dire que la reconnaissance de conformité prédomine ici. Cette place à laquelle on serait prédestiné disparaît dans la société démocratique, où le choix est, au contraire, théoriquement illimité ; ce n'est plus la conformité à l'ordre mais le succès qui devient le signe de reconnaissance sociale, ce qui est une situation beaucoup plus angoissante. Cette course à la réussite relève de la reconnaissance de distinction. Celle-ci n'est pourtant pas inconnue de la société traditionnelle : elle y prend la forme d'une aspiration à la gloire ou à l'honneur, qui consacrent ainsi l'excellence personnelle. C'est la voie choisie par les héros qui aspirent à une attention particulière pour les exploits qu'ils accomplissent. Dans la société moderne, cette dernière aspiration se transforme aussi : il s'agit maintenant d'une recherche de prestige. La réussite, aujourd'hui, est une valeur sociale qu'on s'empresse d'afficher ; mais le prestige ne suscite pas le même sentiment de respect que la gloire (on envie les personnes les plus prestigieuses, telles les vedettes de la télévision, plus qu'on ne les respecte).

D'un autre côté, la société égalitaire accorde une dignité égale à tous (c'est l'égalité des anciens esclaves, dirait Hegel), ce que la société traditionnelle, qui ne se fonde pas sur

la notion d'individu, ne fait pas du tout. En somme, la société traditionnelle favorise la reconnaissance sociale, alors que la société moderne accorde à tous ses citoyens une reconnaissance politique et juridique (tous ont les mêmes droits, ce qui contraste avec le système des privilèges régissant les sociétés hiérarchiques) en même temps qu'elle met en valeur la vie privée, affective et familiale. Il reste que le besoin de reconnaissance est, lui, toujours aussi fort.

On entend souvent de nos jours des hommes politiques formuler l'idéal d'une société où l'on travaillerait moins pour avoir plus de temps libre et jouir de davantage de loisirs. Mais une telle idée suppose une conception hédoniste de l'homme, animal consommateur de plaisirs, qui est loin de la vérité. Il n'est pas du tout sûr que les loisirs et le désoeuvrement soient propices à l'épanouissement de la personne. Les facilités de vie ne pèsent pas lourd à côté de l'empêchement d'exister. Les êtres humains aspirent à des reconnaissances symboliques infiniment plus qu'ils ne recherchent la satisfaction des sens, et ils sont prêts à sacrifier leur vie, remarquait déjà A. Smith, pour une chose aussi dérisoire qu'un drapeau. Dans le travail, l'individu obtient non seulement un salaire lui permettant de subsister, mais aussi un sentiment d'utilité, de mérite, auquel viennent s'ajouter les plaisirs de la convivialité ; il cherche à exister, plus encore qu'à vivre. Il n'est pas certain qu'il retrouve tout cela dans le loisir : personne n'y a besoin de lui, les rapports humains qui s'y nouent sont dépourvus de toute nécessité. Le repos physique peut être le bienvenu, mais l'absence de reconnaissance engendre l'angoisse. Donner sens et agrément au travail lui-même est sans aucun doute plus utile que de multiplier les loisirs.

Quelles que soient les formes de la reconnaissance, une de ses caractéristiques premières ne doit pas être oubliée : la demande étant par nature inépuisable, sa satisfaction ne peut jamais être complète ou définitive. Avec la meilleure volonté du monde, les parents ne peuvent occuper tout le temps de veille du nourrisson : d'autres êtres les sollicitent, à côté de lui, et puis eux-mêmes ont besoin d'autres sortes de reconnaissance, et non pas seulement de celle que leur accorde, indirectement, leur bébé. Du reste, celui-ci élargit rapidement le rayon de son avidité : il n'y a pas que les parents qui doivent lui accorder toute leur attention, il y a aussi les visiteurs ; de proche en proche, il fait appel au monde entier. Pourquoi y aurait-il des personnes qui lui refuseraient leur regard ? L'appétit de la reconnaissance est désespérant. Comme le remarque plaisamment Sigmund Freud à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire, *« on peut tolérer des quantités infinies d'éloges »* (5). Même la reconnaissance de conformité, plus paisible que celle procurée par la distinction, exige qu'on en recommence quotidiennement la poursuite. Notre incomplétude est donc non seulement constitutive, elle est aussi inguérissable (autrement on serait « guéri », aussi, de notre humanité).

**Tzvetan Todorov**

Directeur de recherche au CNRS, critique, historien et philosophe, il vient de publier ***Devoirs et délices. Entretiens avec Catherine Portevin***, Seuil, 2002.

**La politique de la différence**

Que faire **lorsqu'une minorité revendique la reconnaissance de ses droits, de sa spécificité ? Quels enjeux soulèvent la question de la reconnaissance d'un groupe par rapport à un autre ? Bien souvent, comme entre le Canada et le Québec, des décennies de discussions, de nouvelles lois, ou d'adoption de nouveaux statuts ne peuvent épuiser le débat. Car, si l'on en croit Charles Taylor, professeur de philosophie et de science politique à l'université McGill au Québec, les revendications d'autonomie des minorités mettent en lumière l'opposition de deux positions philosophiques fondamentales : ce qu'il appelle la politique d'universalisme et la politique de la différence.**

**La politique d'universalime met en valeur l'égale dignité de tous les citoyens et a comme objectif l'égalisation des droits. Le principe de respect égal implique donc de traiter tout le monde en étant aveugle aux différences. Les droits civiques et les droits de vote ont ainsi été étendus à tous, et pour certains, l'égalité doit s'étendre à la sphère socio-économique : permettre à tous les citoyens de jouir de conditions suffisantes pour accéder à leurs droits.**

La politique de la différence part elle aussi du principe de l'universalité des droits. Mais en en faisant un usage particulier : elle demande de reconnaître le droit universel à une identité propre. Il s'agit donc de mettre l'universalité au service de la différence.

Ces deux positions entrent en conflit, la politique de l'universalisme reprochant à l'autre de violer les principes de non- discrimination, et la politique de la différence accusant la première d'imposer à tous un modèle homogène.

**Prenons, avec C. Taylor, l'exemple du Québec** (1) **. Le désir de « survivance » des Québécois les a conduit a demander certaines formes d'autonomie, dont la possibilité de légiférer afin de pouvoir protéger leur spécificité, particulièrement dans le domaine linguistique. Par exemple, une loi détermine qui peut envoyer ses enfants dans des écoles anglophones (ni les francophones, ni les immigrants). Ce genre de restrictions, imposé à toute la population du Québec, dont les minorités anglophones ou amérindiennes, pose un problème fondamental : en protégeant le dessein collectif de survivance du Québec, ce type de loi est intrinsèquement discriminatoire. Et il se trouvera toujours des citoyens qui n'appartiennent pas au**

**groupe favorisé, et qui revendiqueront à leur tour des lois spécifiques. Comment alors concilier la protection des droits individuels dits universels et le besoin de reconnaissance de groupes qui tentent d'établir leur spécificité ?**

NOTES

1

C. Taylor, *Multiculturalisme. Différence et démocratie*, Flammarion, 1997.

Gaëtane Chapelle

**La reconnaissance au travail**

***Sciences Humaines* : L'être humain aurait un besoin fondamental de reconnaissance. Quelle forme prend-il dans le travail ?**

Christophe Dejours : La première question qui se pose est : pourquoi les gens se mobilisent-ils dans leur travail ? Parce qu'en échange de ce que j'appelle la contribution, ils espèrent une rétribution. Et celle-ci prend une forme très claire. Contrairement à ce que l'on croit, la rétribution principale est symbolique ou morale : la reconnaissance. Il y a bien sûr des formes matérielles de rétribution, comme le salaire ou les primes. Mais l'efficacité de l'argent dépend de la dimension symbolique. Certains touchent des salaires extraordinaires et travaillent pourtant sans enthousiasme. Je rencontre dans mon cabinet des ingénieurs avec un salaire aux alentours de 10 000 euros par mois et qui se sentent démotivés parce que, par exemple, un de leurs collègues bénéficie d'une position de prestige telle qu'ils se sentent floués. A l'inverse, les infirmières, dont le salaire est bas, mais qui bénéficient d'une forte reconnaissance sociale, sont capables de s'investir dans leur travail de façon illimitée.

Mais la reconnaissance ne s'exprime pas n'importe comment. Il ne suffit pas d'une bonne tape dans le dos. Elle passe par deux grandes formes de jugement.

Le premier est le jugement d'utilité (économique, technique ou sociale) sur le service rendu par un opérateur. Qui peut juger de l'utilité de quelqu'un ? Ce sont ses supérieurs hiérarchiques, bien sûr, mais aussi ses subordonnés. Ceux-ci portent un jugement sévère sur l'utilité de leur chef. Les gens sont très attachés à ce jugement d'utilité. C'est pourquoi la mise au placard est si douloureuse. Lorsque des travailleurs ne sont plus reconnus comme utiles, malgré leur salaire, ils tombent malades.

Le deuxième jugement est celui de beauté. Il confirme que le travail accompli respecte les règles, que les solutions trouvées sont simples, dépouillées. Ce jugement de beauté

contient lui-même deux niveaux. Tout d'abord, le niveau de conformité. Face à un tableau électrique, un électricien peut s'exclamer *« ça, c'est du beau boulot ! »* Cette appréciation signifie généralement que le tableau est lisible, clair, qu'il va pouvoir intervenir dessus sans risque d'électrocution, en un mot, qu'il respecte les règles de l'art. C'est justement parce qu'il faut connaître les règles de l'art que le jugement de conformité est porté par les pairs, ceux qui partagent le même savoir. Ce jugement confère alors à celui qui le reçoit l'appartenance à un métier, à un collectif de travail. S'il respecte les règles de travail, il est admis dans le cercle. Cela permet de conjurer la solitude. Lorsque le jugement de conformité est acquis, on peut espérer accéder au deuxième jugement de beauté : l'originalité. Ce qui fait qu'on reconnaît le style de quelqu'un, le « plus ». On accède alors à l'identité, ce par quoi je ne suis à nul autre pareil.

On voit donc que dans le travail, la reconnaissance porte sur le faire. Ce n'est qu'après que l'on peut rapatrier ce jugement sur le faire dans le registre de l'être.

**On a vu émerger ces dernières années la notion de harcèlement moral. Mise au placard, déni de l'utilité de quelqu'un, retrait de ses responsabilités, seraient-ce là les nouvelles formes de « non-reconnaissance » au travail ?**

Le harcèlement moral n'a rien de nouveau. Il existe depuis toujours. Ce qui est nouveau, ce sont les conséquences du harcèlement moral, les souffrances psychologiques qu'il engendre. Les gens en tombent malades, certains vont même jusqu'au suicide.

Les travailleurs seraient-ils plus fragiles qu'autrefois ? Je ne pense pas. Je crois que ces souffrances sont très liées à la reconnaissance, et aux jugements d'utilité et de beauté. Le jugement d'utilité est exalté par les nouvelles formes de gestion des entreprises, par le néolibéralisme. Par contre, le jugement de beauté est sacrifié. On essaye presque de l'expurger du système de valeur du rapport au travail. A force de mettre en avant des valeurs de compétitivité, y compris à l'intérieur de l'entreprise, les travailleurs entrent dans des comportements de concurrence qui vont jusqu'aux conduites déloyales. Le rapport collectif, le sentiment d'appartenance à un groupe est très affaibli. Le harcèlement moral prend un tout autre sens dans ce contexte.

Lorsque la communauté de travail partageait des valeurs communes, tout le monde reconnaissait l'injustice. Celui qui était harcelé bénéficiait de la solidarité du groupe, et pouvait ainsi supporter la persécution.

Mais avec la disparition du sentiment d'appartenance à un groupe, les valeurs communes sur la justice ne s'expriment plus. L'entourage de la victime refuse parfois même de reconnaître la persécution. L'individu persécuté se retrouve alors seul. L'évidence même du sens de la justice se met à vaciller et la victime finit par douter. Est-elle victime d'une injustice ou est-elle réellement mauvaise ? Les pathologies consécutives au harcèlement moral sont des pathologies de la solitude !

Propos recueillis par GAËTANE CHAPELLE

NOTES

1

W. James, *Principles of Psychology*, T. I, Holt, 1904.

2

A. Smith, *Théorie des sentiments moraux*, Éditions d'aujourd'hui, 1982.

3

P. Watzlawick *et al.*, *Une logique de la communication*, Seuil, 1972.

4

M. Edelman, *Mémoires du ghetto de Varsovie*, Editions du Scribe, 1983.

5

W. Jones, *Sigmund Freud*, T. III, The Hogarth Press, 1957.

Le texte qui précède reprend des éléments extraits de l'ouvrage *La Vie commune*, Seuil, chapitre iii, pp. 95-109.